Une sexualité à civiliser

Céline Belledent

▶ **To cite this version:**

Céline Belledent. Une sexualité à civiliser. Philosophies européennes et décolonisation de la pensée, Aug 2016, Toulouse, France. halshs-01982810

HAL Id: halshs-01982810
https://shs.hal.science/halshs-01982810

Submitted on 23 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une sexualité à civiliser

BELLEDENT Céline

La nuit du 11 au 12 juin 2016 à Orlando (Floride, États-Unis), un homme a ouvert le feu dans une boite de nuit LGBT (the Pulse) surtout fréquentée par des Latin@s, tuant 49 personnes et en blessant une bonne cinquantaine. Il avait auparavant fait allégeance à l'État islamique qui en retour a revendiqué ce crime. Victimes d'un acte terroriste, les LGBT sont entrés sur la scène géopolitique, cela était déjà vrai depuis longtemps, mais après Orlando, il devient difficile de le nier.

L'acronyme LGBT est couramment utilisé pour parler des homosexualités, des transidentités et des bisexualités. D'autres identités de genre ou de sexualité peuvent y être accolées : I comme intersexe, Q comme queer, P comme pansexuel etc. Cet acronyme recoupe toute sorte de réalités, de partages, d'alliances et de conflits qui rendent sa compréhension peu évidente. Sans rentrer dans les détails on peut constater que dans les dernières années les trans disent ne pas avoir une place à part entière avec les LGBT. Dans les années 1980-90 et cela reste en grande partie vrai, les lesbiennes n'arrivaient pas à travailler politiquement, ni même à socialiser avec les gays, une partie d'entre elles/nous ont alors fait le choix de se rapprocher des mouvements féministes et critiqué la dite communauté LGBT. Dès les années 90, des mouvements queer ou transpédégouines ont critiqué les politiques conformistes, assimilationnistes des LGBT et s'en sont donc détachés. Dans les dix dernières années, des personnes racisées se demandent si elles peuvent se faire une place dans cette communauté ou si elle leur est fermée par racisme ou homonationalisme... Tous ces exemples pour montrer que l'acronyme LGBT est loin d'être clair, il fédéralise un certain nombre de questions, que l'on pourrait appeler les questions de sexualité, mais ces questions partagent et divisent, au sein même du groupe décrit. Là, il ne faut pas y chercher ou y voir d'homogénéité ou d'uniformité, ce n'est pas le cas.

Pour contourner, ces dissensions et en temps que chercheuse en sciences humaines et sociales, je préfère parler de minorités sexuelles à la place de l'imprécis LGBT. Minorités sexuelles est une catégorie sociale, une subdivision de la société qui fait sens dans un rapport de pouvoir et pas en soi ou pour soi comme une particularité essentialiste du désir, ou comme une altérité radicale à l'hétérosexualité. J'envisage les minorités sexuelles comme des catégories socio-politiques et non comme des identités. Il faut bien comprendre comme l'a développé Colette Guillaumin[1] que les minorités ne sont pas en déficit de nombre : des groupes moins nombreux que d'autres, mais en déficit de pouvoir, des groupes qui n'ont pas accès à tous les privilèges de l'hégémonie, cela aux niveaux économique, politique, juridique, symbolique, etc. De ce fait, si vous m'avez suivi dans cette définition de minorité, vous comprenez que les femmes,

1 Guillaumin Colette. Sur la notion de minorité. *L'Homme et la société*, N. 77-78, 1985. Racisme, antiracisme, étranges, étrangers. pp. 101-109.

sont aussi une minorité sociale même si elles sont dans le monde entier au moins autant que les hommes.

Depuis quelques années, un des poncifs des homosexualités et de leurs politiques, a été le *coming out*, la sortie du placard. On/les homosexuel-les prenaient l'air après des années de mise au ban de la société, de mise au placard, en quelque sorte. Pourtant, il me semble et je voudrai l'argumenter, cette sortie du placard demande à être reformulée et questionnée. Jacques Fortin, un militant français de la cause homosexuelle, affirmait en 2000 dans son livre homosexualités, *L'adieu aux normes*, que plutôt que sortir du placard, il fallait poser son cul sur la commode. Par cette phrase provocante, il nous invite à partir des positions homosexuelles à revendiquer un point de vue de biais, à la fois dépasser qui l'on est, se déplacer, et prendre garde à toujours faire partie du mobilier, s'interroger. Ce sera ma posture pour cette intervention.

Le fil que je compte dérouler dans cette communication intitulée une sexualité à civiliser, vise à répondre à une question contemporaine, réactualisée par la tuerie d'Orlando, et que l'on peut se poser pour de nombreuses raisons et à différents titres : comment est-ce possible que nous soyons/que les minorités sexuelles, les femmes, les lesbiennes, les gays, les trans soient devenus stratégiquement importants dans ce début du 21^{e} siècle ?

Je veux essayer de vous montrer que ceci s'explique par le lien intrinsèque qui existe entre questions de sexualité et de civilisation, ainsi que l'importance accrue donnée à la notion de civilisation. Il faut entendre civilisation dans deux sens : un ensemble de traits caractéristiques d'une société donnée et, une imposition impérialiste, la civilisation de la mission civilisatrice.

Dans un premier temps et de manière rapide, je vous propose une généalogie de la sexualité et de ses catégories.

1. Généalogie de la sexualité et de ses catégories :

Qu'est-ce que la sexualité ? On peut penser que toujours et partout dans le monde la sexualité a existé ? Cette question n'est je crois pas si évidente, j'y répondrai par oui et par non, et même autre chose encore.

Oui, tout d'abord, oui comme pratique, les humains ont tout un tas de pratiques sexuelles, d'échanges des corps différemment codifiés selon les espaces et les temps. Des sociologues importants comme Marcel Mauss ont parlé des techniques du corps, à propos de la marche, de la manière de nager, de manger. Tous et toutes le font dans le monde, mais tous et toutes ne le font pas de la même manière, c'est pareil pour la sexualité. J'aimerai que ces rapports sexuels là, ces pratiques de corps à corps on les appelle les pratiques physico-sexuelles. Pour s'y retrouver.

Peut-on penser que toujours et partout dans le monde la sexualité a existé ? Cette fois je répondrai non. Dans le dictionnaire français, le terme « sexualité » n'apparaît qu'en 1832. Je voudrai vous montrer que la sexualité est une production scientifique moderne de l'Europe occidentale à la fin du 19e siècle. Il y a beaucoup à dire, ici, je vais me contenter de reprendre les termes avancés.

La sexualité est une production scientifique. Beaucoup de scientifiques européens ont travaillé sur la sexualité au cours du 19 e siècle, déployant une science de la sexualité. Ce sont d'autres types de rapports sexuels, ici non physico-sexuels mais scientifico-sexuels. Cette science de la sexualité a été développée pour disséquer les ramifications psychiques, physiques et sociales de la sexualité. Différents domaines scientifiques et différentes institutions contribuent à l'élaboration de la sexualité comme science : la psychiatrie, la médecine, la médecine-légale, le domaine judiciaire, la criminologie dans son aspect légal, son aspect médical se rapproche de la médecine-légale, la sociologie, la philosophie, les récits de voyage, le journalisme (et notamment les feuilletons qui correspondent aux séries de maintenant), la production fictionnelle poétique, essayiste ou romanesque, la biologie, l'entomologie, et enfin, l'économie. Certains certains scientifiques sont à cheval sur différentes disciplines. Ceci est courant puisque la fin du 19^{e} siècle est une période de restructuration des sciences, d'élaboration de nouvelles méthodologies et de refonte des disciplines scientifiques.

Dans ce large corpus des travaux pluridisciplinaires, je voudrai vous parler plus particulièrement des travaux du Docteur Krafft-Ebing, puisqu'ils reprennent, synthétisent et organisent nombre de ces travaux disparates sur la sexualité du 19^{e} siècle. Né en Allemagne (1840), il a vécu et exercé comme médecin et médecin légiste à Graz et à Vienne (Wien) dans l'empire Austro-hongrois, actuellement l'Autriche. Dès 1875, Krafft-Ebing sort son premier article scientifique sur le sens sexuel et les risques de son inversion. En 1886, la première édition de son œuvre majeure les *Psychopathia sexualis* est publiée. Douze éditions seront publiées jusqu'à sa mort en 1902. L'ouvrage a été traduit dans de nombreuses langues au cours du 20^{e} siècle, la dernière édition allemande date de 2010. Les *Psychopatia sexualis*, que l'on peut traduire par les mouvements de l'âme agitée par la sexualité, sont un traité de classification des perversions sexuelles, un système de classification et d'élaboration de la sexualité, autrement dit un texte de production d'une sexualité scientifique.

La sexualité est une production scientifique moderne de l'Europe occidentale. Je voudrai maintenant revenir sur le terme polysémique « moderne ». La modernité n'a pas toujours la même définition selon les disciplines académiques. Dans mes travaux, en suivant des auteurs comme Ramon Grosfoguel, lorsque je parle de modernité, je fais référence à la fois à une période historique et à un régime de pouvoir. La modernité commence avec le processus d'expansion coloniale de l'Europe, ce que l'on appelle encore aujourd'hui dans les écoles françaises les grandes découvertes et particulièrement celle de l'Amérique, 1492. Cette époque se termine en 1989, elle court donc sur près de cinq siècles avec bien sûr des vagues et des discontinuités, mais une caractéristique constante, celle de l'expansion de l'Europe hors de son territoire et presque dans le monde entier. Plus qu'une histoire et géographie, la modernité est un régime de pouvoir. Il s'élabore avec les conquêtes coloniales, les développements industriels et scientifiques. Le pouvoir moderne est un pouvoir qui classifie, qui hiérarchise les lieux, les personnes, les mots et les choses. C'est le temps des grands partages, un certain rapport au binaire. Une des oppositions binaires importantes de la modernité c'est objet/sujet. Il y aurait des gens qui seraient les sujets, qui feraient la théorie et d'autres seraient objets d'observation et ne pourraient faire que des témoignages (Naoki Sakai).

Les hommes de sciences européens pensent et structurent le monde de leur point de vue neutralisé. Après avoir hiérarchisé les animaux, les végétaux, les minéraux les scientifiques se sont emparés de l'humain pour élaborer des classifications raciales. Nous n'avons pas ici le temps de développer cette idée mais il faut là retenir que les scientifiques européens (des hommes blancs issus de la bourgeoise ou plus rarement de la noblesse) se placent aux sommets de toutes les hiérarchies qu'ils produisent. Ils produisent à la fois le cadre de pensée et l'infériorité des « autres ». Pour résumer, la modernité produit les autres et les classe.

La sexualité est une production scientifique moderne de l'Europe occidentale.

Les scientifiques européens modernes sont « curieux » : ils cherchent à comprendre et à structurer le monde qui les entoure, en ignorant l'hétérogénéité des espaces et des temps et en s'auto-justifiant par leur position supérieure dans les hiérarchies animales. Cette « curiosité » n'est pas désintéressée et se doit d'être contextualisée au niveau géopolitique. Je serai très brève. Le « monde européen » s'est déplacé sur tous les continents, à des fins économiques comme à des fins ethnologiques, anthropologiques. Le « monde européen » a été négrier, transportant des esclaves[2], des criminels, mais aussi ceux qui devaient les exploiter, les diriger.

Dans cette deuxième partie du 19e siècle, le « monde européen », dans ses différentes déclinaisons nationales[3], a largement entamé son processus de colonisation[4] : « Ce siècle a vu l'apogée de l' "ascension de l'Occident" : sa force a permis aux métropoles impériales d'accumuler des territoires et des sujets à une échelle véritablement stupéfiante. En 1800, les puissances occidentales revendiquaient 55% de la surface de la terre, mais en détenaient en fait à peu près 35%. En 1878, elles en possédaient 67% : leur taux d'expansion avait donc été de 210 000 kilomètres carrés par an. En 1914, ce taux de croissance avait atteint le chiffre ahurissant de 620 000 kilomètres carrés par an, et l'Europe détenait une superficie globale grandiose, environ 85% de la surface de la terre, en colonies, protectorats, pays dépendants, dominions et *commonwealth*. » (Said, 2000, p. 42)

Les expansions du 19e siècle sont des conquêtes militaires, des contrôles pris sur les territoires, mais elles sont aussi des conquêtes idéologiques. Au service de la justification des conquêtes européennes, on peut parler d'un impérialisme scientifique complexe conceptualisé au cœur des différentes sciences du 19 e siècle. Il résulte des connaissances acquises lors des déplacements européens, des missions d'observation, qui deviendront, aussi, la justification et le mode de maintien de la présence européenne. Sous l'appellation de « mission civilisatrice » ou encore dans des formes d'administration et de

2 Les abolitions de l'esclavage se font aussi progressivement au cours du même 19e siècle. Les lois et les pratiques réelles sont souvent en décalage.

3 Les États-nations sont aussi en cours de formation. Si la France a déjà à peu près ses frontières actuelles, il faut relever la constitution de l'État allemand en 1871, de l'Italie en 1861

4 Par exemple, la conférence de Berlin (1884-85) a pour objet la collaboration européenne pour le partage et la division de l'Afrique. Elle est organisée à l'initiative du gouvernement de Bismarck. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, l'Italie, les Pays-bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège, la Turquie et les États-Unis y participèrent.

classification des populations dans les colonies mais aussi par effet de retour dans les métropoles. Une théorie importante pour comprendre cet aller retour colonie/métropole et pour la production scientifique de la sexualité est la théorie de la dégénérescence. Elle vient du français Bénédict Auguste Morel, dans un livre publié en 1854. Selon cette théorie, certains individus dégénèrent, c'est-à-dire qu'ils naissent avec les tares des générations précédentes et transmettent à leur tour des tares à leurs descendant-es. Les tares ne font que s'aggraver au fil du temps. Ces tares se voient à des signes physiques (formes de stigmates), des pathologies spécifiques et des comportements moraux dits « dégénérés ». Les populations au sommet des catégories raciales, c'est-à-dire celles nées et vivant en Europe sont particulièrement visées par les conceptualisations de la dégénérescence. Les dégénérés métropolitains vont devenir les humains qui, au sein des métropoles, se trouvent tout en bas de la valeur humaine :

> *Nous avons à peine effleuré l'histoire des dégénérescences maladives de l'espèce humaine ; nous n'avons cité que très succinctement une seule cause de dégradation dégénérative, et cependant nous sommes déjà en droit de tirer cette conclusion importante, qu'entre le plus misérable individu de la nation Hottentote*[5]*, chez laquelle des naturalistes ont cherché avec complaisance des exemples de dégradation physique, et l'Européen le plus accompli au point de vue de la perfection de son type, il y a bien moins de dissemblance qu'entre ce même Européen et l'être maladivement dégénéré que l'on désigne sous le nom de crétin.* (Morel, 1854, p. 34)

La dégénérescence est une théorie qui trace un lien direct entre les traitements des « races » au sein des espaces coloniaux et celui de tous les déviant-es qui posent problème dans les sociétés européennes. Si dans les colonies l'ensemble de la population est considérée comme inférieure, comme dégénérée, dans le cadre des métropoles les exceptions au sein de la population « blanche » sont des risques pour la « perpétuation de la race ». La question des colons et des risques de dégénérescence sous d'autres latitudes que celles de leur naissance ou que celles de la naissance de leurs parents, est aussi abordée. Les « Blancs », ceux en haut des échelles raciales, se doivent d'avoir du pouvoir dans les sociétés industrielles et coloniales qui se construisent alors. Les « Blancs » qui n'ont pas de pouvoir, les pauvres, doivent être mis à distance, ils sont racialisés par les théories de la dégénérescence. Les théories de la dégénérescence traitent du cadre familial comme de l'humanité, c'est-à-dire que, comme il y a les races inférieures de l'humanité, il va y avoir les familles dégénérées de la nation. Après la théorisation d'une histoire linéaire de l'humanité et une hiérarchisation de celle-ci par les classifications raciales, le « risque » de dégénérescence permet la mise en place d'un quadrillage médico-scientifique de l'histoire des familles

5 Il y a beaucoup à dire sur le traitement des Hottentot-es par les scientifiques européens. « Et avec l'idée d'une "échelle des races", on voyait s'élever, échelon par échelon, l'homme, du sauvage à l'homme civilisé, avec, comme on le crut fort longtemps, une étape qui restait à découvrir, celle de ce que l'on appela le "chaînon manquant". » (Sandrel, 2010, p. 60). Ce « chaînon manquant » est celui qui aurait supposé exister entre les singes et les humains dans les classifications scientifiques. De ce fait, aussi à cause de leur langue, réputée être une langue de gloussement, les Hottentot-es ont été très étudié-es par les scientifiques. Les hommes n'auraient eu qu'un testicule, les femmes auraient eu de grandes lèvres extrêmement développées qui auraient formé un « tablier »...

et de leur évolution. La famille devient un découpage hiérarchique au service de l'humanité. Et les théories de la dégénérescence permettent de décliner dans les métropoles un nouvel ensemble de valeurs, une hiérarchisation des personnes et de leurs pratiques : certains comportements sont valorisés et déclarés naturels, tandis que d'autres sont des atavismes, des tares, des (risques/preuves de) « dégénérescence(s) de la race », des oublis de l'évolution. Cette rhétorique impérialiste réimporte donc au sein de la famille, dans les métropoles, des dynamiques coloniales de gestion des populations. Elle ouvre vers une analyse minutieuse de l'ensemble des familles, de leurs moindre comportements et des détails des corps à la recherche de déviances possibles. À ce titre, elle est aussi une technique de mise en place de normes et on comprend qu'elle soit fortement mobilisée par les penseurs de la sexualité en général et Krafft-Ebing en particulier.

Maintenant que je crois nous avons replacé quelques éléments généalogiques de la sexualité non comme pratique physico-sexuelle, mais comme pratique scientifico-impérialiste dans son contexte moderne et européen, j'aimerai décrire un peu comment la production des pervers-es et des normes sexuelles peuvent être envisagées.

2. Sexualité, son hégémonie et ses minorités.

En premier lieu, si vous avez à peu près suivi la première partie de cette intervention, on peut se demander pourquoi les scientifiques européens insistent autant sur l'étude de la sexualité. Pourquoi Krafft-Ebing passe t-il toutes ces années à rééditer ses *Psychopathia sexualis* ?

Il le justifie lui-même dans les premières pages de ses textes, il s'intéresse à la sexualité pour la « prospérité de la race »[6]. Il parle bien de prospérité de la race et non de perpétuation de la race. L'idée circule parfois qu'avant la sexualité était liée à la reproduction et qu'après l'avènement de la contraception, elle est devenue affaire de plaisir. Cette idée ne se retrouve pas dans la science de la sexualité. Krafft-Ebing comme les autres penseurs de la sexualité ne prennent pas en compte dans leurs travaux la dimension reproductive de la sexualité, ils ne reprennent pas à leur compte les théories eugénistes de leur époque. La sexualité n'est pas affaire de reproduction de l'espèce humaine, mais de production de normes corporelles et relationnelles, production de subjectivités individuelles et collectives.

La première édition des *Psychopathia sexualis* débute par des considérations larges sur la sexualité, elle se poursuite par des observations de patient-es commentées par l'auteur et classées selon les catégories sexuelles qu'il « invente ». Au fil des rééditions du texte, la structure générale change peu l'auteur ne fait que collecter de plus en plus d'observations. Il les collecte auprès de ses collègues, dans sa pratique médicale, dans son cabinet privé à Graz, à l'hôpital psychiatrique de Vienne dans lequel il travaille ou encore dans les tribunaux où il se retrouve appelé comme expert médico-légal. Krafft-Ebing discute aussi avec les personnes concernées, dès la deuxième édition des *Psychopathia sexualis* il invite les personnes

6 « *La nature peut se borner à exiger la perpétuité de la race ; mais une communauté, soit famille, soit État, ne peut exister sans garanties pour la prospérité physique, morale et intellectuelle des enfants procréés.* » Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis avec recherches spéciales sur l'inversion sexuell*e, 1895, Georges Carré.

concernées à lui écrire à lui envoyer leur propre récit, et ils le font vraiment. Ces observations ne sont pas des observations neutres, vous imaginez bien qu'elles sont largement orientées par le cadre de pensée de Krafft-Ebing et la direction vers laquelle il veut aller en termes « scientifiques ». À partir de ces observations (plus de 400 dans les dernières éditions des *Psychopathia sexualis*) il établit quatre catégories de perversion : l'inversion sexuelle, le masochisme, le sadisme, le fétichisme. Ces quatre catégories ne sont pas hermétiques les unes aux autres elles peuvent se recouper, se croiser.

L'inversion sexuelle n'est plus une expression que nous utilisons, elle regroupait ce que nous appelons maintenant homosexualité et transidentités. Avec cette perversion l'auteur décrit des identités/orientations sexuelles qui ne seraient pas conformes mais inverties, retournées, renversées : une âme de femme dans un corps d'homme expliquerait qu'un homme aime un autre homme. La présence de caractéristiques physiques plutôt masculines justifierait qu'une femme n'en soient pas réellement une… Je n'ai pas le temps de décrire les conclusion de Krafft-Ebing perversion par perversion, mais ce qu'il me semble important de comprendre, c'est que les descriptions de toutes ces perversions dans leurs détails ne permettent pas tant de nourrir les perversions que de construire les normes. Même si l'homosexualité, les transidentités n'ont pas le même statut que le masochisme, le sadisme et/ou le fétichisme dans nos sociétés contemporaines je crois qu'il est important de les tenir toutes ensembles pour comprendre la production scientifique de la sexualité et son déploiement social jusqu'à l'heure actuelle.

Pour Krafft-Ebing et d'autres scientifiques de son époque, il ne s'agit pas tant de faire exister et/ou reconnaître des sexualités minoritaires mais plutôt de donner de l'épaisseur à la sexualité hégémonique, de développer un sens sexuel. Le sens sexuel doit être compris dans son épaisseur et dans son mouvement. La sexualité telle qu'elle est produite codifie, les corps, les relations sociales et devient incontournable dans la compréhension des subjectivités.

Des hanches larges chez un homme vont devenir une preuve de son inversion sexuelle (pour rappel les critères biologiques de définition des sexes tels qu'ils sont actuellement reconnus ne sont pas encore formalisés à l'époque de Krafft-Ebing, la génétique arrive plus tard), le fait de ne pas avoir d'empathie pour les animaux va être la preuve du sadisme d'une femme, le fait pour un homme de ne pas affirmer sa supériorité sur les femmes sera la preuve de son masochisme et attirera la suspicion sur une potentielle inversion sexuelle…

Les détails les plus infimes des corps, des intimités, des vies des personnes sont rapportés à la sexualité et deviennent des indices ou des preuves du degré de civilisation des personnes, de leurs collaborations ou non à la supériorité de la civilisation européenne, pour la « prospérité de la race » comme Krafft-Ebing le dirait.

Les pervers-es de Krafft-Ebing deviennent donc en partie à leurs dépends, à leur corps défendant, les piliers de l'hégémonie sexuelle européenne. Je dis bien en partie à leur dépends puisque les pervers-es sexuels qui dès le début du 20e siècle, en premier lieu en Allemagne, mais aussi dans le reste de l'Europe se mettent à revendiquer des droits, le fond dans le cadre de pensée de Krafft-Ebing, c'est-à-dire qu'illes

mettent elles et eux-mêmes en circulation les théories des scientifiques de la sexualité pour tenter d'obtenir une meilleure position sociale. Ils contribuent à faire des discours sur la sexualité un régime de vérité. Pour exemple, le propos de Marc-André Raffalovitch, qui se décrit comme unisexuel et non comme inverti sexuel :

« En un mot, en Europe, la sodomie est la volupté des ignorants, des violents, des criminels, des cruels, des masochistes, des sadiques, de ceux qui croient que c'est l'acte nécessaire comme de ceux qui le recherchent après avoir tout essayé. Il n'est pas invraisemblable que ces gens représentent le cinquième des unisexuels. [...] Mais à côté de la facilité des rapports, des liaisons, des attachements, ce qu'il y a de plus sensationnel, de plus sérieux dans ces observations, c'est la prépondérance des sentiments mâles, virils, de la recherche du mâle, du semblable par son semblable, de l'homme pour l'homme. »[7]

Il reprend la caractérisation des homosexuels par la pratique de la sodomie, comme les médecins de la sexualité, il reprend la sodomie comme preuve de l'infâme, et réinsuffle les hiérarchies de l'humain au sein même des minorités sexuelles entre ceux qui pratiquent la sodomie et ceux qui pratiquent un amour viril. Tout au long du 20e siècle, les minorités sexuelles ont fait circuler les vérités hégémoniques qui s'appliquent aux minoritaires. La science de la sexualité est devenue une sociabilité, elle a répandu ses normes et développé ses minorités.

3. À ce point je crois vous avoir montré le lien scientifiquement construit entre questions de sexualité et de civilisation, en guise de conclusion, je voudrai rapidement rediscuter de la problématique : comment est-ce possible que nous soyons/que les minorités sexuelles, les femmes, les lesbiennes, les gays, les trans soient devenus stratégiquement importants dans ce début du 21e siècle ?

Stratégiquement importants parce que caractéristiques d'une société donnée et vecteur impérialiste. La réponse a cette question n'est pas simple, à mon sens elle ne peut être que cartographique. Elle n'a pas un centre et/ou des pôles mais elle redistribue un territoire et ses lignes de partages.

En premier lieu, l'histoire de la production de la sexualité et de ses pervers-es, que l'on pourrait maintenant appeler catégories sexuelles minoritaires n'est pas connue et aucune leçon n'en est tirée. La carte de la sexualité dessinée par les scientifiques européens du 19e siècle reste la même à peu de choses près : une hégémonie sexuelle neutralisée, invisibilisée, essentialisée et une tolérance plus ou moins grande des minoritaires uniquement envisagés comme des exceptions. Deux aspects problématiques de la science de la sexualité se poursuivent : la hiérarchisation et la négation/invisibilisation des minorités sexuelles dans leurs/nos corps et dans leurs/nos politiques.

Parlons de hiérarchisation, tout d'abord : Dans les dernières décennies, au niveau mondial, local, les féminismes ou les minorités sexuelles se retrouvent utilisées dans des problématiques géopolitiques, comme gages de civilisation (et expliquant que nous soyons devenus un symbole à abattre). Vous vous en rappelez peut-être, les États-Unis et leurs alliés sont entrés en guerre contre l'Afghanistan en utilisant l'argument de « sauver les femmes » des violences patriarcales. On le sait c'est du sens commun et

7 Ibid, p. 431.

l'histoire jusqu'à maintenant nous le montre, des bombardements, des troupes militaires au sol, la déstabilisation d'un régime politique, la main mise sur l'économie d'un pays ne constituent pas des avancées pour les femmes en termes de vie quotidienne comme en terme légaux (« les droits des femmes »). Les vies des femmes, des minorités sexuelles ne sont pas indépendantes de celles des hommes, elles doivent être pensées globalement et non particulièrement. Après 2001, certain-es et d'autres, pour des raisons diamétralement opposées, essaient de pousser les questions de sexualité, les féminismes, les droits des femmes et des minorités sexuelles comme un trait culturel de l'occident. Il faudrait discuter de ce qu'est cet occident, mais il faut, à mon sens surtout refuser de faire de ces luttes et de ces questionnements politiques des traits culturels de l'Europe et des États-Unis, particulièrement quand il s'agit de fait d'utiliser ces arguments pour se placer dans une position de supériorité par rapport à d'autres.

Depuis la fin du 20e siècle, suite à la dépénalisation de l'homosexualité dans les pays européens et dans les institutions internationales telles l'OMS (aux directions européennes et étasuniennes, l'international est aussi une notion eurocentrée à repenser), puis à la reconnaissance de l'homosexualité au niveau des droits au début du 21e siècle, on constate que la mise en place d'actions de solidarité tournées vers les Suds semble être devenue un axe majeur des actions proposées par les minorités sexuelles des pays du Nord/Ouest. Ceci est doublement problématique. D'une part, ces actions sous entendent que nous aurions achevé notre agenda politique ici et, d'autres part que nous imposons notre agenda politique passé et à venir dans des contextes que nous ne connaissons pas ou peu. Cette posture reproduit alors un cadre de pensée, qui est celui de l'Europe[8]. On ne fait pas tant circuler nos affinités mais plutôt une hétérosexualité hégémonique et ses évidences. On reproduit des normes, qui certes en Europe, ont permis l'affirmation de groupes minoritaires et la mise en place de revendications, mais on ne peut pas émanciper les autres et si on prétend le faire, on ne fait que dissimuler une mise sous tutelle plutôt impérialiste, plutôt qu'une solidarité négociée entre les différents protagonistes. Il paraît difficile de réellement faire groupe au niveau transnational si l'on ne remet pas en cause l'ensemble de ces processus de hiérarchisation.

La science de la sexualité se poursuit à l'heure actuelle à un deuxième niveau, celui de la négation et de l'invisibilisation du champ politique de la sexualité. Pourtant, ici, si l'on cherche à défaire les normes de la sexualité, je crois qu'il y a largement du travail à faire et que d'autres pratiques dans les Suds pourraient nous inspirer. À l'heure où nous avons a peu près acquis les droits de l'hétérosexualité, comment discuter socialement et politiquement la sexualité ? Malgré une ouverture de principe affichée dans un pays comme

8 Comme le dénoncent dans leurs politiques les militant-es palestinien-nes qui parlent du pinkwashing de l'État d'Israël, dans leurs ouvrages Joseph A. Massad, *Desiring Arabs* (University of Chicago Press, 2007), Jasbir K Puar, *Homonationalisme: la politique queer après le 11 septembre 2001* (Paris: Éd. Amsterdam, 2012), ou encore Sarah Bracke dans son film, *Pink Camouflage*, la solidarité avec les féministes et les minorités sexuelles des Suds ne peut pas se faire sans prendre en compte les contextes locaux. Elle ne peut pas se faire de manière universelle sur les critères des pays du Nord ou de l'Ouest. On ne peut pas soutenir aveuglément les minorités sexuelles de pays qui subissent des guerres, des embargos sans prendre garde à l'impérialisme qui peut se glisser ou est tout simplement contenu dans nos actions.

la France, on ne peut que constater l'invisibilité politique des questionnements des minorités sexuelles. Les revendications féministes ou des minorités sexuelles ne sont pas sérieusement considérées, elles sont uniquement comprises comme des revendications spécifiques, particulières : les droits des femmes, la lutte contre l'homo/lesbo/transphobie...

Dans un contexte hétérosexiste et patriarcal très fort, très malléable qui reformule toujours ses modes d'être et de penser, et dissimule ses bases chrétiennes, il est difficile de résister, particulièrement si l'on reprend les termes de l'hégémonie. Il ne s'agit pas de ramener des pratiques physico-sexuelles sur la commode (« les queers font les meilleurs fêtes ! »), ceci est peut-être drôle mais aussi limité, non, plutôt ramener sur la commode des affinités comprises avec Donna Haraway comme des « [...] liens non de sang mais de choix, [une] attraction d'un noyau chimique pour un autre, [une] avidité. »[9]. Travailler à ce que les questions de la sexualité soient traitées dans leur dimension politiques et non privées, comment fait-on de l'amitié ? Qui aime t-on ? Comment touche t-on nos corps ? Comment organise t-on nos bases affectives, matérielles ?

Les identités sexuelles occidentales ne sont qu'une manière de dire les politiques de la sexualité. Il importe de distinguer pratiques et identités. Je veux bien croire que dans le monde entier existent des minorités sexuelles, dans le sens ou partout des personnes ne se comportent pas dans leurs affinités comme on attend qu'elles le fassent. Pour développer ces alliances et ces résistances, il me semble qu'il ne faut pas oublier les conditions de notre production et les réalités de nos vies, c'est-à-dire comprendre comment nous sommes utilisé-es, comment nous avons collaboré-es ou collaborons encore à l'exclusion des autres, refuser de faire civilisation contre d'autres.

9 Donna Haraway, Des singes, des cyborgs et des femmes : La réinvention de la nature (Actes Sud, 2009), p. 277.